

Les promesses de nos lendemains



Tiphaine Hadet

Tiphaine Hadet

Les promesses de
nos lendemains

© Tiphaine Hadet, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2321-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Notre mission est si fine, si fragile et parfois si puissante et si saine.

Alors où trouver le sens lorsqu'il n'y en a pas.

Ou plus.

*Le temps ne referme pas les plaies,
elles sont béantes, ouvertes aux yeux même les plus fermés.*

Ce soir, j'ai déposé des fleurs.

Julien Doré, 16 novembre 2015.

Les limites

— Maaaaammmmmaaaaaannn !

Les mains sont pleines de savon, je suis à l'étage, en train de baigner mon petit dernier, calé dans son siège et un jouet planté dans sa bouche rendue douloureuse par une énième percée dentaire, quand j'entends les hurlements désespérés de ma cadette. J'entrouvre la porte de la salle de bains avec mon pied gauche, histoire de rester à proximité de Gabriel, treize mois et donc pas encore toutes ses dents.

— Quoi ?

Je hurle. Gabriel se met à chouiner. Pour toute réponse, je n'entends que les gémissements saccadés de Constance, quatre ans.

— Paul, tu peux voir ce qui se passe avec ta sœur ?

Je ne sais pas où se trouve l'aîné, certainement plus occupé par sa console de jeux que par les intermèdes du quotidien qui ne l'atteignent que quand ils le concernent directement. Paul, treize ans, plus toutes ses dents, à l'image de son petit frère qui profite de l'instant pour nettoyer le sol carrelé à sa manière, à grands coups d'éclaboussures aquatiques qui sont en train de transformer ma tenue en serpillière.

— Paul ?

Je hurle à nouveau. Gabriel rechouine. Et Constance continue d'émettre des sons désespérés.

— Paul, lâche ton jeu et va voir pourquoi ta sœur pleure !

— Ouais, OK ! C'est bon !

Je l'entends se déplier et traîner ses pieds et tout son corps vers le lieu supposé du problème.

— Maaaaammmmmmmaaaaaannnn !

Cette fois, c'est Paul qui m'appelle.

— Constance a mis du yaourt partout !

Je m'empresse de sortir Gabriel du bain, l'enroule dans une longue serviette, l'essuie sans ménagement pendant qu'il tente de s'emparer du tissu-éponge, seul rempart envisagé à son mal bucco-dentaire. Je dévale les marches et me précipite dans la cuisine. Et là, un fou rire m'envahit. Je découvre ma mini-moi immobile devant le réfrigérateur dont la porte est grande ouverte, le regard perdu sur une montagne de liquide lacté rosâtre qui recouvre ses chaussons de princesse,

pourtant déjà très roses, très pailletés mais surtout, très précieux dans son intimité. Gabriel me suit fièrement dans ma crise d'hilarité, sous le regard perdu des aînés.

— Bon ben c'est pas grave mon p'tit chat ! On va nettoyer !

— Mais si, c'est grave ! J'ai froid, ça pue, ça colle ! Et on voit p'us Aurore !

Effectivement, je n'avais pas remarqué que la Belle au bois dormant avait disparu sous cet amas crémeux.

— Un tour en machine et, demain, Aurore sera de nouveau présente sur tes chaussons ! Pas de panique, minette !

Paul pousse un soupir et s'apprête à retourner poser sa carcasse à proximité de la télévision.

— Eh garçon ! La table ne va pas se débarrasser toute seule !

— C'est bon, tu peux le faire !

— Paul, j'suis pas votre boniche. Prends ton courage à deux mains. T'en as pour cinq minutes. Il faut que je règle le souci des pots de yaourts et que j'aille mettre ton frère en pyjama. File-moi un coup de main, s'il te plaît.

Nouveau soupir. Mais il se dirige, tête basse, vers la salle à manger et empile sans envie les assiettes sales.

— Merci Paul !

Pas de réponse. J'attrape sans attendre une couche, un body et le pyjama du petit, je le dépose sur le canapé, l'habille sans ménagement pendant qu'il ne trouve rien de mieux à faire que mordiller la télécommande afin de soulager son mal.

— Gabriel, pose ça ! J'aimerais pouvoir changer de chaîne quand vous serez couchés !

Et ne pas avoir à passer la soirée avec Elena d'Avalor ou Lady Bug. Pendant ces quelques minutes, je jette des coups d'œil furtifs en direction de Constance qui n'a pas bougé d'un iota, assistant sans rien laisser paraître à l'étalement inexorable de son dessert préféré sur ses chaussons favoris.

— J'arrive, mon bouchon ! J'ai presque fini !

Elle opine de la tête doucement, les yeux tout humides devant le spectacle de ce suicide collectif inattendu d'une rangée de yaourt certainement en mal d'aventures.

Après avoir déposé Gabriel dans son parc, je m'empare d'une grosse éponge et libère ma fille de son supplice.

— J'vais dans ma chambre !

Paul a visiblement terminé de ranger. Le lave-vaisselle béant me le confirme.

— Tu peux refermer la machine ou c'est trop te demander ?

Il me jette un regard froid, donne un faible coup de pied dans la porte afin de la fermer puis récupère son sésame high-tech avant de se diriger vers les escaliers.

— Paul, mets tes fringues au sale et prépare celles de demain ! Et ne joue pas durant des heures. Extinction des feux dans vingt minutes !

— À vos ordres !

Pas un sourire, pas un bisou, pas d'effusion de sang non plus. Un échange normal au pays de la préadolescence. Je ne relève pas, ne lui réponds pas et ne montre en rien la douleur qui s'installe doucement en moi devant ce que je considère comme un mépris normal à l'encontre des parents. Je parviens à effacer toute trace de l'accident laitier et autorise Constance à marcher pieds nus jusqu'à la renaissance de ses savates.

— Cool ! C'est comme à la plaze !

— À la pla-ge, mon p'tit chat !

— La plaaaaa-zeuh !

Mon état de fatigue me convainc assez rapidement de ne pas rentrer dans une séance d'orthophonie improvisée avec ma fille ce soir. Je laisse couler.

— Maman, on met la croix su' le cadendrier ?

— CaLendrier, Constance ! Fais un effort, petite souris. Va chercher le stylo sur la grande table !

C'est le même rituel depuis presque sept mois. Sur la grande éphéméride familiale, mon petit bout de moi de quatre ans dessine une croix rouge jour après jour.

— Plus il y a des croix, plus ça veut dire que tu vas voir papa vite !

Le front de Constance se plisse. Elle sort sa langue et pince ses lèvres, signe de concentration extrême. Les deux traits croisés sont hésitants. Mais elle admire le résultat et me regarde en souriant.

— Et maint'nant, on lave les dents de moi et de mon doudou !

— OK jeune demoiselle ! Je te suis !

Franck. Le père de mes trois enfants. Mon premier amour. Celui qu'on croise sur les bancs du lycée et dont on est persuadé qu'il sera l'unique. Nous nous sommes rencontrés avant d'être majeurs, laissant nos maturités respectives se développer en même temps que nos sentiments. Nous avons grandi ensemble, fait nos études ensemble. Le mariage, la maison, les enfants, les amis, le boulot.

Une vie normale. Nous n'avons jamais quitté la région. Après quinze ans de carrière professionnelle, Franck occupait depuis peu un poste à responsabilité dans le service administratif et financier d'une grande entreprise et je suis devenue et restée assistante dans une PME. Je ne gagne pas un salaire très important mais l'ambiance est bonne et mon patron est d'une gentillesse infinie. Il m'a toujours permis d'organiser mon emploi du temps en fonction des aléas de ma vie de mère d'un, deux puis trois enfants, sans se préoccuper du Code du travail dont il se moque royalement depuis qu'il gère sa société. Il m'est souvent arrivé de rédiger un certain nombre de courriers depuis la maison, entre deux rendez-vous chez le pédiatre ou pendant les siestes. Pendant ce temps-là, Franck gravissait les échelons de son évolution professionnelle, en me regardant fièrement gérer son antre, ses héritiers et tout ce qui m'incombait de fait dans la maison. Au lycée, Franck a souvent répété durant de nombreuses années qu'il ne se marierait pas avec une femme trop vieille et qu'il la quitterait le lendemain de ses trente-sept ans.

— Pourquoi trente-sept ?

— Parce que c'est le premier nombre premier irrégulier et que c'est à cet âge que les rides doivent apparaître.

Voilà son argumentation. Un raisonnement mathématique en somme, digne de ce qu'aimait Franck : la rationalité, les chiffres, la droiture, la précision. Longtemps, c'est resté une forme de plaisanterie entre nous, entre amis, au cours des soirées. Je m'y étais habituée. Lorsque Franck a organisé ma soirée d'anniversaire l'an dernier, à l'aube de cet âge fatidique, cette fausse épée de Damoclès que je ne portais, selon moi, que symboliquement au-dessus de ma tête, s'est brisée net. Ce fameux samedi soir au cours duquel j'ai soufflé vaillamment mes trente-sept bougies m'a soulagée. Je l'ai vécu légèrement, amoureuxment, naïvement. Telle une adolescente empliesse d'un bonheur certain. Telle une enfant devant son tout premier sapin de Noël. Je me souviens encore précisément de toutes ces heures festives, passées avec tous nos potes à danser, à boire, à chanter faux des airs indémodables.

On va s'aimer, sur une étoile, ou sur un oreiller, au fond d'un train ou dans un vieux grenier. Je veux découvrir ton visage où l'amour est néeééé...

Pas de doute, Franck m'aimait. Il m'a enlacée tendrement à plusieurs reprises. A embrassé mon cou, mon épaule nue. Il m'a regardée avec envie. Le mari idéal. Le père rêvé. L'amant subjugué. Une soirée de rêve, entourée par les gens que j'aime, y compris mes parents, mes frères et sœurs, quelques cousins et cousines.

Les enfants nous ont enivrés de leurs rires bruyants. Les vapeurs d'alcool ont aggravé mon cas mais je n'ai rien oublié. Le cap était passé haut la main. Je pouvais donc continuer ma vie sereinement, au milieu des couches et des biberons de Gabriel, qui avait alors à peine six mois, et des désirs des aînés. C'était un samedi soir et Franck avait souri, ri, éclaté de rire, ri aux larmes. Le dimanche, nous avons passé la journée à traîner nos jambes et nos têtes fatiguées, répondant mollement aux sollicitations de Gabriel et Constance, peu disposés, eux, à nous laisser végéter. Mon mari s'était quand même levé lors du réveil matinal du plus jeune en me glissant tendrement à l'oreille : « Profites-en ! On n'a pas tous les jours trente-sept ans ! » Et puis la semaine avait repris son cours chronométré dès le lundi. Les grands à l'école, le petit à la maison, préparation des repas, ménage, rangement, lessives, repassage. J'avais prolongé mon congé maternité par une pause parentale afin de gérer les aléas de meilleure manière qu'entre une nourrice et quatre baby-sitters pas toujours fiables. Je passais donc des heures à la maison. Cela ne me pesait pas trop. Nous avons décidé de cette situation ensemble, avec Franck, au cours de nombreuses discussions durant ma dernière grossesse. Mon emploi ne me manquait pas, pas plus que mes collègues. Et sachant que Gabriel serait notre dernier enfant, j'avais mis en avant ma volonté de le voir grandir. Franck avait approuvé, après maints calculs savants, comparant ma perte de salaire à ce qui nous serait alloué comme aides sociales diverses.

Le lundi soir, Franck était rentré plus tard que d'habitude. J'ai aperçu son visage dans le miroir de l'entrée. Sombre, fermé. Il a jeté son sac à dos dans l'entrée, est allé dans la salle de bains pour se laver les mains, est revenu dans le salon pour modifier le programme télévisuel que je prenais grand soin de suivre depuis vingt-cinq minutes, en l'attendant derrière mes fourneaux et mon lapin à la moutarde.

Il s'est installé à table. J'ai apporté le plat, les assiettes, les verres et sa bouteille de vin débouchée de la veille. Il fixait l'écran avec un sérieux que je ne lui connaissais que rarement. J'ai mis ça sur le compte d'une mauvaise journée, d'une grande fatigue, d'un dossier épineux. Il s'est servi sans un mot. Pas un son n'était sorti de sa bouche depuis son retour. J'ai pris trois larges cuillères de ma recette et ai commencé à manger. Il a planté sa fourchette plusieurs fois dans le lapin, dilapidant ainsi une piètre présentation. Puis, délicatement, il a déposé son couvert, a croisé les mains sous son menton puis s'est enfin tourné vers moi. Il pleurait. J'ai eu du mal à déglutir. Et j'ai compris. J'avais trente-sept ans et deux

jours. Notre vie de couple, de famille s'achevait là, sous des odeurs savoureuses et devant une émission politique que je n'écoutais pas. La plaisanterie n'en était soudainement plus une.

— Je suis désolé, furent ses seules paroles.

Il s'est levé, a quitté le salon et s'est enfermé dans la chambre d'amis jusqu'au lendemain matin. Le mardi, il a emmené Constance et Paul à l'école dans un silence pesant. Les enfants n'ont rien vu venir. Le soir même, les affaires de leur père avaient disparu du dressing et du reste de la maison. Sa brosse à dents n'était plus dans la salle de bains. Il avait embarqué son parfum préféré, ses charentaises hors d'âge, deux ou trois livres qui lui tenaient à cœur et quelques plats qui me permettaient de lui préparer son déjeuner quand il partait travailler. Paul avait rapidement compris. Gabriel était bien trop jeune et Constance bien trop rêveuse.

— Il est parti se balader, papa ?

Comment lui faire comprendre à trois ans et demi que la promenade risquait de durer un long moment ?

Les premiers temps, Franck fut hébergé par des amis, à quelques kilomètres de nous. Il a été simplement convenu qu'il viendrait voir les enfants quand il le souhaitait. Ne travaillant pas, m'occuper d'eux ne changea rien à mon organisation. Il passait un coup de fil quand il avait envie de les voir, emmenait les plus grands au restaurant ou au cinéma et jouait un quart d'heure avec Gabriel avant de repartir. Paul ne posait aucune question. La plupart de ses copains d'école vivaient le même genre de situation, parfois depuis leur plus jeune âge. Constance, elle, est devenue experte dans l'art de comprendre les histoires des adultes.

— Mais pourquoi papa i' t'aime p'us ?

— C'est pas qu'il ne m'aime plus, mon chat coloré. C'est juste qu'il m'aime autrement !

— Comment ça ? Un garçon, i' t'aime ou i' t'aime pas. Maël, i' m'aime pou' touzours ! C'est lui qui l'a dit ! Papa i' a pas le droit de p'us t'aimer !

— Mais, il m'aime, t'inquiète pas !

— Bah alors, pou'quoi il est pa'ti ?

— Ben quelquefois, les grands, ils n'ont plus envie de vivre ensemble. Parce qu'ils se grondent trop souvent, par exemple.

— Bah, fallait arrêter de dire à papa qu'il vide jamais le lave-vaisselle, maman ! Au moins, il serait pas pa'ti !